



Autobiographie au pas de charge d'une anthropologue urbaine

Colette Pétonnet, Yves Lacascade

► To cite this version:

Colette Pétonnet, Yves Lacascade. Autobiographie au pas de charge d'une anthropologue urbaine. La ville en questions. Du terrain à la forme: quels allers pour quels retours ?, organisé par Organisé par LASPEC (Laboratoire des Sociétés Pluriethniques et Pluriculturelles. Université Paul Valéry, Montpellier III) et ECAM (Equipe de Création Anthropologique de Montpellier), 1996, Montpellier, France. pp.7-34. <hal-00527350>

HAL Id: hal-00527350

<https://hal.science/hal-00527350v1>

Submitted on 18 Oct 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Autobiographie au pas de charge d'une anthropologue urbaine¹.

Colette Pétonnet

J'ai débuté les recherches en 1964 et je suis entrée au CNRS en 1969, j'avais 40 ans et déjà une longue expérience. C'était une seconde vie : j'avais déjà une longue expérience car j'avais vécu sept ans au Maroc dans une plongée extraordinaire auprès des gens.

Maintenant, à l'heure du retour en arrière, je m'aperçois que je n'ai rien choisi et que j'ai suivi les circonstances et les événements. Mais ce qu'on ne refuse pas est aussi un choix tacite. Il s'est trouvé que quand je suis arrivée au Maroc on m'a mise à Casablanca et que quand je suis rentrée en France on m'a mise à Paris. J'ai toujours vécu dans les grandes villes, mais ce n'était pas un choix et ça ne correspondait pas non plus à mon passé provincial et un peu campagnard. Mais j'ai fait contre mauvaise fortune bon coeur et c'est assez amusant de penser qu'après tout je suis devenue spécialiste des villes après une enfance à la campagne. Ce qui fait peut-être une synthèse et maintenant les deux se rejoignent.

J'avais fait l'option "Océanie" pour pouvoir partir le plus loin possible. L'Océanie me tentait beaucoup, me fascinait plus que l'Afrique, au moment des études d'ethnologie. Finalement, je me suis enfouie ou enfermée dans les ornières de banlieues.

Au Maroc j'ai travaillé pour "Jeunesse et Sports", j'étais partie comme petit fonctionnaire après des études assez ratées, d'ailleurs inachevées, où j'ai

1. Texte transcrit de l'oral, élaboré à partir d'un enregistrement et non relu par l'auteur.

cherché l'Homme sans savoir comment. Les études de psychologie que j'avais entreprises m'avaient quelque peu déçue ; j'étais jeune à l'époque et je ne savais même pas ce qu'était l'ethnologie. Quand on sort d'un lycée de province en 1945, personne ne vous dit quoi faire, vous n'avez pas beaucoup d'ouvertures. Donc je suis partie, c'est-à-dire que j'ai émigré, mais cela ne s'appelait pas comme ça à l'époque parce qu'il y avait encore les Colonies. On m'a donc nommée à Casablanca dans une petite école, dite "d'éducation de base" qui relayait l'instruction publique qui n'était pas obligatoire et qui était incapable de drainer tous les enfants. Les enfants non scolarisés venaient dans ces petites écoles. Imaginez quelques baraques, du fil de fer autour, le tout dans un bidonville de 75000 habitants environ. Ils venaient presque tous du bled, ou y retournaient l'été. Ils avaient gardé une petite terre, c'étaient des néo-prolétaires urbains, sans travail souvent, avec des petits artisanats à l'intérieur du bidonville. Et je débarquais là, les enfants étaient couverts de poux, de poux de corps, de trachome et de teignes. J'ai démarré comme ça à 24 ans et cela vous fait évidemment dans la vie une plongée dont on se remet très bien parce qu'elle est tellement riche qu'on en garde les bénéfices jusqu'à la fin de sa carrière.

Je n'ai jamais vraiment fait de terrain exotique, mais ce passé-là m'a toujours servi car c'est après, en rentrant, que j'ai fait mes études d'ethnologie et tout ce que l'on m'a enseigné a ensemencé un terrain prêt à entendre parce que les expériences avaient précédé. Si bien que parfois j'ai l'impression de faire la vie à l'envers ou d'entraîner les étudiants à faire des choses qui paraissent à l'envers mais que moi j'estime être à l'endroit : Nagez d'abord et on verra où cela conduit.

Quand j'ai fini cette licence d'ethnologie, terminé ces études que j'avais laissé inachevées - j'ai fait un peu de préhistoire, je n'ai jamais fait de sociologie - j'aurais voulu partir mais j'étais toujours fonctionnaire. J'étais rentrée rapatriée comme fonctionnaire, dans la banlieue avec un poste qui dépendait de la Justice pour Enfants. Je travaillais avec toute une équipe dans des cités chaotiques, violentes, "pourries" comme on disait, "Chicago" et compagnie, et là mon expérience continuait à s'accumuler. C'était un autre type d'expérience où j'ai découvert la misère qui était d'ailleurs bien plus grande que dans le bidonville marocain. L'alcoolisme et le reste n'existaient pas au Maroc où les mendiants étaient encore des seigneurs, en grande Djellaba blanche qui me recevaient le vendredi avec une tasse de thé quand j'allais rendre visite aux parents des enfants de cette petite école où j'ai appris beaucoup de choses.

Ainsi, quand j'ai dit que je voulais repartir, on m'a dit non et alors Leroi-Gourhan et Bastide qui étaient mes professeurs - je n'étais pas de l'école

Lévi-Strauss - m'ont influencée. Il est important de savoir qu'à l'époque, déjà pour eux, il n'était pas du tout gênant de travailler dans sa propre société pourvu, comme disaient ces maîtres (qu'on appelait patrons) que l'on s'y fasse comme étrangers, c'est-à-dire que l'on trouve en soi-même la distance nécessaire. Mais quand on a voyagé longtemps, qu'on a vécu longtemps, cette distance est plus facile à acquérir.

Alors j'ai choisi - j'ai écrit plus tard "presque initiatiquement" - une cité de transit, là où il y avait un certain prolétariat mélangé avec une majorité de Français et j'en ai fait une monographie de la vie quotidienne. Je n'ai pas trouvé à cette époque-là de problématique intéressante, ce n'était pas grave, on n'était pas censé partir avec une problématique. On choisissait une population quelque part, on s'y plongeait profondément dans une durée aussi longue et aussi quotidienne que possible et la restitution des matériaux faisait qu'on trouvait en cours de route une idée pour les ordonner.

Moi, je n'ai pas trouvé grand-chose comme idée, mon interrogation est restée entière : comment était-il possible à cette époque moderne - c'était en 64-65 puisque j'ai passé ma thèse de troisième cycle en 67 - qu'il y ait cette espèce de reliquat, de substrat, toujours là en bas, ce fond de panier français qui n'arrivait pas à émerger, qui n'arrivait pas à avoir une vie plus confortable, moins aléatoire, moins dure, moins violente? Avec des accidents du travail, des morts subites, avec des disputes continuelles, avec le panier à salade des "flics" presque journallement, un monde difficile et j'essayais de comprendre ça. Mais une fois ma monographie achevée, je n'y étais pas vraiment parvenue. Du moins je pensais que j'avais rempli le premier rôle dévolu aux ethnologues, ce rôle qui consiste à restituer une réalité assez entière. Mais la cité n'était pas bien vieille, elle n'avait que quatre ans d'âge, ce n'était peut-être donc pas un très bon choix : tout ça avait été construit dans les années 60, il n'y avait pas de lien de parenté intérieur, il n'y avait pas de "ciment", mais j'ai tout de même vu tous les rythmes, le travail, toute la vie quotidienne, les jeunes enfants, les enfants plus âgés, etc.

Ce travail a été publié sous le titre *Ces gens-là*, il m'a permis d'entrer dans la Recherche et Leroi-Gourhan m'a dit de continuer. Il n'était déjà plus possible de partir autre part : l'expérience que j'avais accumulée sur ce terrain faisait qu'on me demandait de poursuivre et de parvenir réellement à trouver des choses intéressantes. Ce que j'avais trouvé dans les escaliers et ailleurs n'était déjà pas si mal, c'était très nouveau pour l'époque mais ça ne faisait pas vraiment une problématique. La cité de transit n'était pas un ghetto, j'allais contre cette idée ; j'étais un peu "polluée" par Oscar Lewis mais finalement je l'avais renié : on ne pouvait pas non plus parler de "culture de pauvreté". Bref, je n'avais rien trouvé de vraiment décisif.

Alors continuer oui, mais comment? Des prolétaires il y en avait partout. Comment construire un objet dans la fluidité urbaine, dans un espace aussi vaste que la banlieue parisienne (Paris y compris)? Dans la banlieue sud où je travaillais, il y avait surtout des Algériens, or j'aurais bien voulu retourner voir des Marocains mais ceux-ci étaient au Nord-Ouest et je n'ai pas osé à cette époque-là ne plus bénéficier de ma familiarité avec des territoires connus, je me suis dit : "Si je recommence à zéro dans le Nord-Ouest, je ne m'en sortirai jamais, je vais perdre un temps infini." C'est long de se familiariser avec la banlieue. La banlieue est grande, c'est mou, c'est une nébuleuse, vous garez votre voiture, vous traversez la rue et vous n'êtes déjà plus dans la même commune. Vous vous perdez constamment. A cette époque-là ce n'était pas très bien indiqué. En plus il n'y avait pas de circulation d'autobus correcte, il fallait naviguer tout le temps en voiture.

* * *

Quand j'ai commencé à travailler auprès des gens qui avaient été relogés dans des cités au peuplement artificiel fait par l'Etat, je me suis aperçue que les gens regrettaient leur "province d'origine", c'est-à-dire qu'ils disaient "Moi je ne suis pas d'ici, moi je suis de Drancy", c'est-à-dire la banlieue nord-ouest. C'est ainsi que j'ai appris que l'attachement à la commune d'origine est beaucoup plus fort qu'on le croit.

Par ailleurs, il me fallait, tout en la transposant, rester fidèle à la démarche ethnologique - qui m'a toujours hantée - et qui a été inventée pour des lieux et des groupes un peu plus clos, un peu moins dilués, là où il y a une cohérence entre le territoire et la population. J'ai donc décidé de chercher un contrepoint à la dilution, à la dispersion que j'observais dans la cité de transit dont les gens venaient de partout à la fois. Et ce contrepoint, ces éléments de comparaison, je les ai trouvés en portant mon attention sur des petits groupes d'étrangers qui s'étaient rassemblés spontanément depuis leur arrivée et n'avaient pas été délogés : des petits bidonvilles couraient le long de la Seine, étaient dissimulés derrière un mur, dans un creux de terrain vague ; des petites fractions assez commodées pour un chercheur seul. Il y en avait de très grands à Nanterre ou à Champigny, mais je ne voulais pas m'attaquer à des choses immenses. Ces petits bidonvilles me donnaient donc les groupements que je cherchais. Quant aux prolétaires français je les avais abondamment fréquentés sur mon terrain précédent. Par ailleurs, comme à chaque fois que j'interrogeais des gens français dans la cité de transit ils me répondaient : "Je ne suis pas d'ici, je n'ai pas choisi d'être là, mon passé je ne veux pas en parler puisque ce n'était pas des roses". Je ne suis pas "flic", je ne voulais pas chercher de force le passé de ces gens. Alors je me suis dit : "Si je vais dans les bidonvilles qui vont de toute façon être rasés compte tenu de la loi de

1970 sur l'habitat insalubre, je vais pouvoir voir ce qui s'est passé pour les autres : l'expulsion, la dispersion et le relogement obligatoire, sans choix et artificiel, imposés par l'Etat." Mais au début, une chose me retenait : ils étaient la proie des médias et des journalistes. On racontait des tas de choses, c'était des "sous-hommes", des "hommes inférieurs." Deux idéologies s'affrontaient. La première : "L'Etat ne doit pas permettre à des gens de vivre dans des logements de classe inférieure," des habitats de fortune en bois, bricolés par eux-mêmes. La seconde : "Puisqu'ils vivent là, c'est qu'ils sont inférieurs."

Moi, je n'avais pas envie de tremper dans ces idéologies ; pour moi qui avais passé quatre années de mon existence dans le bidonville de Casablanca, immense, ces bidonvilles étaient des quartiers ordinaires, des quartiers précaires avec des peuplements d'époque comme peuvent en décrire les historiens. Tous les peuplements se sont faits comme ça, mais cela, les Pouvoirs Publics l'ignoraient. Mais je me suis quand même décidée à y aller, j'avais besoin d'un contrepoint.

J'ai choisi un bidonville le long de la Seine, comptant 75 familles environ, qui était sur le territoire du chemin de halage et qui était portugais. Mais fidèle à ma démarche, je ne me suis pas contentée de celui-là. J'ai trouvé des choses, énormément de choses que je suis allée comparer avec ce que je pouvais découvrir dans un autre plus petit, peuplé d'Espagnols. Sur ces territoires du Sud de Paris vers Vitry, à cinq kilomètres en dessous de la porte de Choisy, il y avait une vieille immigration espagnole des années 20, qui s'était reproduite un peu plus bas. Il y avait là des grands-pères qui détonnaient parce qu'ils parlaient français - ils étaient venus à la fin des années 20, puis étaient repartis pendant la Grande Crise pour finalement revenir dans les années 30 avec leurs enfants ou leurs petits-enfants.

Cela faisait donc trois bidonvilles de tailles un peu différentes. J'ai comparé tout ça et j'ai retrouvé les mêmes constantes.

Notre travail est de relever ces constantes, qui prendront valeur d'une certaine vérité. Je n'ai rien retrouvé d'autre que des quartiers, pour moi c'était des quartiers, d'habitat un peu précaire certes, des quartiers provisoires, du moment de l'arrivée. Et je les ai encore une fois comparés à un autre, le vieux quartier du centre de Paris où moi-même j'habitais.

Ici, j'ouvre une parenthèse car je voudrais vous parler des différents espaces dans lesquels j'ai vécu, que j'ai donc pu observer durant ces années-là et qui m'ont mise sur le chemin de découvertes fort précieuses pour moi quant à la notion d'espace. A Paris, j'ai tout d'abord habité dans une vieille maison de la rue Saint Denis entre Réaumur Sébastopol et la porte Saint Denis : c'est ce que j'avais trouvé à mon arrivée. Tous, on commence lorsqu'on démarre

quelque part par se poser provisoirement, et puis lorsqu'on est un peu installé, que le temps a passé, que l'on est prêt psychologiquement et financièrement, on trouve un meilleur établissement. Ce quartier où j'habitais était peuplé de très vieilles gens populaires et j'étais la première à amorcer un néo-peuplement (ce n'est que plus tard que les intellectuels se sont emparés de ces vieux quartiers). A côté de chez moi vivait une vieille femme polonaise qui avait fait des ménages toute sa vie, qui avait perdu son mari et son fils et qui se trouvait dans une solitude extrême, complètement coupée de la Pologne après la guerre. Elle n'avait jamais parlé français correctement, ne savait pas lire, et avait peu à peu oublié aussi le polonais. Elle disait toujours : "Notre quartier, il est bien notre quartier". Et puis je me suis aperçue que mon quartier ce n'était pas le même que le sien. Nous habitions le même palier mais elle avait des orbites, des parcours qui n'étaient pas les miens. Ramenés à ce qu'ils avaient de plus quotidien et de plus élémentaire, j'ai constaté que les usages quotidiens que nous avions elle et moi de l'espace différaient complètement. Or, dans les bidonvilles, j'ai retrouvé les mêmes façons d'utiliser l'espace, les mêmes façons de s'intégrer dedans.

Et finalement ce que Braudel a écrit sur cette question et que je n'ai lu que plus tard, je l'ai découvert toute seule empiriquement, sur des terrains aussi différents que les bidonvilles du bord de Seine et un vieux quartier en plein Paris. J'ai écrit et publié tout ça. Et plus tard j'ai déménagé pour un quartier complètement différent en bordure du XI^{ème} arrondissement. Et là, dans ce nouvel espace radicalement différent de ce grand couloir Nord-Sud qu'est la rue Saint Denis - avec curieusement pourtant, des constantes : le même Prisunic au coin etc. - je me suis regardée faire, en essayant de me placer à distance de moi-même. Et j'ai également vérifié que dans l'immeuble qui depuis m'accueille et où - contrairement à ce que raconte l'opinion publique au sujet des immeubles parisiens - tout le monde s'entend très bien et se connaît à peu près, personne ne partage les mêmes habitudes. Le seul point commun est que tout en résidant au bord du faubourg Saint Antoine, nous nous dirigeons plutôt de l'autre côté, vers la place Aligre. C'est-à-dire que nous vivons et que nous nous inscrivons spontanément dans un quartier qui n'est pas celui dans lequel nous sommes officiellement domiciliés (Sainte-Marguerite pour l'administration des Impôts).

La ville, c'est d'abord un mouvement, et les plans que nous traçons des villes n'en rendent pas compte. Il faudrait pouvoir y représenter les orbites habituelles des gens, elles se croiseraient dans tous les sens, ce qui donnerait une idée du foisonnement du quartier. Un quartier est aussi traversé par la circulation, ce n'est pas clos, ça n'a pas de frontières claires. J'ai travaillé beaucoup sur les frontières. Qu'est-ce qu'une frontière? Est-ce une rue? Est-ce autre chose?



Dans chaque bidonville du bord de Seine, j'ai commencé par un travail sur l'espace à l'extérieur et à l'intérieur des habitations - qui n'avaient jamais été décrites par les journalistes. Ce n'était pas prévu et cela m'a pris deux ans. Je me suis servi des observations réalisées rue Saint Denis mais aussi de ce que je voyais dans les cités HLM où je continuais à me rendre et qui, grâce à la recherche, commençaient elles aussi à m'apparaître sous un autre jour. Et puis progressivement, lorsque les bulldozers ont commencé à raser les baraquements, je me suis mise à suivre les gens dans les cités où ils emménageaient. Et non seulement c'est là que j'ai tout appris, mais peu à peu mon objet s'est construit, dans la fluidité précisément, dans le mouvement parce que j'ai suivi ces gens. Bien sûr, j'ai perdu de vue certains soit parce qu'ils sont partis en province, soit parce que la journée ne compte que 24 heures et que l'on ne peut pas suivre absolument tout le monde. Mais j'ai gardé contact avec suffisamment d'entre eux, des Portugais, des Espagnols pour la plupart, qui m'ont conduite finalement dans onze cités tout à fait nouvelles pour moi et j'ai considéré que ces onze cités constituaient un corpus suffisant pour poursuivre de façon satisfaisante la recherche.

Comment l'Etat procède-t-il pour reloger? On regarde un plan du département, et on constate : "C'est vide ici, donc on peut loger des gens, on va construire." Et à ces gens on dit : "Voilà, c'est là que vous irez."

Mais j'ai également suivi ceux qui s'installaient d'eux-mêmes dans leur deuxième établissement. Parfois, ils construisaient quand ils étaient des ouvriers du bâtiment, ou s'installaient dans un logement HLM lorsqu'ils en avaient fait la demande. Au bout de quelques années, s'ils se sentaient prêts à abandonner le provisoire bidonville de l'arrivée, ils choisissaient de partir se réinstaller mieux, plus confortablement mais dans un espace à leurs yeux plus "sauvage", plus français, en dehors du noyau protecteur initial.

Et là j'ai découvert le rôle et la fonction des regroupements lorsque ceux-ci ne sont pas la conséquence exclusive des décisions imposées par l'Etat. J'ai compris que ce qui était décisif dans le choix du site, de l'emplacement, c'était des considérations ayant trait à ce qu'on peut appeler "la dispersion", "l'éloignement", "la proximité". L'espace est appréhendé en terme de distance et la distance se matérialise concrètement sous la forme du trajet : chacun veillait à être situé sur les trajets empruntés par d'autres venant se replonger dans le noyau initial ou rendant visite tout au long de ce trajet à leur parenté.

Je les ai accompagnés chez leurs frères, chez leurs beaux-frères, etc. La voiture m'a beaucoup servie parce qu'ils n'en avaient pas toujours, et alors je

disais : “Je vais vous emmener”. Je leur demandais aussi : “Est-ce que c’est loin?” et ils me répondaient toujours “Non.” Ça n’était jamais loin.

Et si j’ajoutais : “Mais telle commune c’est loin, c’est excentré, c’est déjà l’Essonne”, eux reprenaient : “Non, ça ne fait rien, parce que c’est sur la N7, elle est sillonnée d’autobus et le soir, quand on va jouer aux cartes chez Pierrot, ça roule bien.”

La distance, j’ai essayé de la saisir par toutes sortes de moyens. Je l’ai mesurée au compteur de la voiture. Je leur ai demandé le temps qu’ils mettaient pour aller à tel endroit, s’ils y allaient en auto, en vélo ou en autobus, et quand ils prenaient l’autobus, quelle ligne exactement, etc. J’ai fini par conclure que la distance entre les êtres n’est qu’une distance affective : ce qui semble près sur un plan mais partagé par une autoroute donc impossible à rejoindre, c’est justement deux frères qui se détestent.

J’ai beaucoup travaillé cette question. Et donc, en m’efforçant de rester à l’intérieur des relations, en les suivant, en observant comment celles-ci se recomposaient après un relogement, j’ai construit mon objet, et simultanément, j’ai mis aussi en lumière la notion de “milieu” que je préfère à celle de “groupe” car elle tient davantage compte de la dilution urbaine. Un milieu, c’est moins cloisonné, moins serré, moins cohérent peut-être, plus lâche. Cependant, lorsque les gens avec qui vous avez tissé des liens vous conduisent chez leurs amis, voisins, apparentés ou alliés, vous pouvez chaque fois être sûr que vous ne sortez pas de ce que j’ai précisément appelé leur “milieu”, et à l’intérieur duquel ils vous pilotent.

Ce que j’avais également repéré et analysé dans les peuplements volontaires que sont les bidonvilles, c’était d’une part la possibilité toujours de partir se réinstaller ailleurs. Le mouvement est nécessaire : quand on en a marre, on s’en va ; quand le noyau ne représente plus un appui mais une gêne, quand les jeunes filles ne peuvent pas se mettre en pantalon parce que les vieilles rouspètent, quand on regarde dans votre panier ce que vous rapportez du marché, le groupe devient un poids et non plus un secours. On s’en va plus loin, ce que l’on ne peut pas faire dans les cités de transit.

D’autre part, j’avais aussi noté que la présence de “l’étranger” y était nécessaire. Dans le plus petit des bidonvilles, l’étranger c’était celui qui venait de Madère : aux yeux de ses compatriotes originaires eux de la frontière nord-est (de ce Tras-os-Montes granitique, tellement dur, tellement âpre), il représentait l’homme du Sud, de l’île et du rhum, celui qui parle patois. Il y avait aussi trois frères algériens. Et puis dans les plus grands, il y avait deux ou trois Français plus ou moins mariés avec des Nord-Africaines et il y avait un Espagnol, je ne sais plus, une Gitane, un ou deux éléments étrangers. Et puis il y avait eu quelques Arabes, des hommes seuls qui avaient

été chassés avant que j'arrive et dont les cabanes avaient été détruites. Avant qu'on les force à partir ils avaient vécu là. Dans ces agglomérats volontaires, il y avait donc toujours "l'étranger," celui auquel on se compare, qui permet de se situer par rapport aux autres.

Mais ceci n'était lisible finalement que pour un ethnologue, les Pouvoirs Publics ne l'avaient pas perçu. Pour eux, les Espagnols sont espagnols, et les Portugais sont portugais.

* * *

Mais tout en suivant les gens, en les accompagnant avant, pendant et après leur relogement, en me situant toujours à l'intérieur des relations, en voyant comment se recomposaient les milieux, en comparant ce que j'observais dans les cités de relogement avec ce que j'avais retenu de l'existence des gens dans les bidonvilles, je n'ai, au cours de l'enquête de terrain, perdu de vue aucun niveau de la vie quotidienne.

Parmi ceux-ci bien entendu, le travail : comment écrire sur les prolétaires sans parler du travail?

Mais lorsque j'ai relu toutes mes notes et bien serré le tout, je me suis rendu compte que ce qui manquait, c'était mes propres observations. Je n'avais jamais pu suivre les hommes à l'usine.

Au temps de l'ethnologie rurale, l'artisan ou le cordier étaient installés sur la place du village, tandis que dans nos sociétés le travail est invisible. Si bien qu'on accumule les trous, les manques : celui qui est pompiste, on peut aller prendre de l'essence chez lui mais les autres ne sont pas "visibles", ou s'ils sont déménageurs, ils sont partis par exemple à Marseille... Quant aux femmes, elles font un travail de nuit dans les bureaux, ou elles nettoient la gare de triage. Je n'avais donc finalement à ma disposition que des paroles, alors que fidèle à la méthode ethnologique, j'ai toujours veillé à croiser les dires avec ce que j'observe sur les lieux mêmes. Néanmoins, il ressortait avec insistance de mes notes, des choses que je n'avais jamais lues nulle part, car les intellectuels n'échappent pas à eux-mêmes et à la vision qu'ils ont du travail ouvrier - un travail idiot qui ne peut inspirer que la condescendance. Ce qui se répétait d'un discours de ces hommes à l'autre et qui était repris par leurs épouses ("Avoir 20 ans de maison, de fidélité, de persévérance, de prestige, de liberté et de responsabilité") révélait des aspirations, des désirs qui sont finalement très exactement les nôtres quant au travail. Certes, ils ne font pas n'importe quel boulot bien payé, et pourtant ils y trouvent aussi du prestige, de la liberté. La liberté quand on est déménageur par exemple, c'est le voyage, ne pas avoir le patron sur le dos, et puis quand on est à Marseille, on peut "coincer la bulle" un peu avant de remonter parce qu'on sait qu'on ne

va pas reprendre le camion le soir même. Il y a des responsabilités, même dans les boulots de manoeuvres. Il y a l'amour de l'outil. Une cisaille automatique, c'est un bon outil. Aujourd'hui, on commence à s'y intéresser, mais à cette époque personne n'analysait le rapport de l'homme manoeuvre, de l'homme d'usine, à son outil.

En plus du travail, j'ai aussi porté attention de façon continue à l'argent et aux choix budgétaires. Je circulais beaucoup d'une maison à l'autre, je faisais connaissance avec des voisins et on me montrait souvent ce qu'on avait acheté. Si les prolétaires étrangers et français avaient à peu près le même budget, je me suis rendue compte assez vite que les choix qu'ils faisaient étaient très différents. Les Portugais épargnaient, ils n'avaient aucun argent de poche, aucun argent n'était distribué comme ça, rien ne "s'échappait" du portefeuille, alors que les Français avaient à l'opposé un comportement extrêmement dépensier qui les plaçait à la fin du mois dans des situations dramatiques. Pour illustrer cet écart, je vous rapporte deux paroles qui m'ont bien éclairée. Des Portugais me disaient : "On a acheté ça parce que ce n'était pas cher," c'est-à-dire justifiaient leur choix de façon parfaitement rationnelle : "On a acheté parce qu'il y avait une solde". Des Français, eux, me disaient : "On a acheté une nouvelle télé parce qu'on ne peut pas se priver tout le temps", ce qui est une justification au niveau du désir. Evidemment, la force du désir, de l'irrationnel était peu prise en compte par les gestionnaires et par tous ceux qui essayaient d'aider les gens à remonter des budgets continuellement cassés. Les Français claquaient l'argent, ils voulaient être un peu plus puissants qu'ils n'étaient parce qu'ils se savaient tout en bas de l'échelle.

Enfin, j'ai été bien sûr très attentive aux enfants, depuis l'élevage des bébés jusqu'aux adolescents, en passant par les différents cycles scolaires. Et puis j'ai été témoin de la pénétration continue des travailleurs sociaux de toute sorte : P.M.I., tribunal, lutte contre l'alcoolisme, assistantes sociales de secteur, dispensaires, aide à la gestion de budgets etc. Il faut relire Foucault : le tissu social de ces micro-sociétés est constamment pénétré par des agents d'aide ou de surveillance (c'est un peu la même chose). Là, j'ai compris beaucoup de choses car j'étais à l'intérieur tout le temps. J'ai compris le climat dur de ces cités de relogement contraint, où les sociétés mettaient au moins 20 ans à se recomposer harmonieusement, après quoi, on détruisait à nouveau parce que les conditions de vie étaient jugées insuffisantes rapportées à des normes qui, elles, s'étaient élevées. Les parents étaient d'une banlieue et les enfants étaient d'ici, de la cité, après quoi ils n'étaient plus de nulle part puisque la cité avait été détruite. J'ai compris que ce climat dur provenait notamment de la violation de la loi de peuplement que j'ai moi -

même mis deux ans à découvrir, que j’ai extraite de mes matériaux mais dont l’Etat était ignorant.

Cette violence latente était la conséquence d’un effort pour retrouver des hiérarchies telles le droit d’ancienneté qui existait à l’intérieur des bidonvilles où les plus anciens accueilleraient les nouveaux. Ce droit n’existait plus dans les cités, où tout le monde était arrivé en même temps. Tous les mécanismes positifs que j’avais mis en lumière ne fonctionnaient plus dans les cités de relogement où les habitants essayaient tant bien que mal de se démarquer les uns des autres. Ce qui faisait dire aux gens de gauche, aux intellectuels bien intentionnés : “Mais regardez ces gens, dans quel état ils sont, et puis ils sont incapables de s’unir, on va leur porter la bonne parole, et voilà que les uns s’imaginent qu’ils sont mieux que les autres, etc.” Tandis que les habitants faisaient tout ce qu’ils pouvaient pour se désolidariser du magma sur lequel pesait la réprobation générale.

J’ai donc pu comprendre lentement, tranquillement, jour après jour, l’infériorisation, je ne dis pas l’infériorité, mais l’infériorisation dont ils étaient l’objet à tous les niveaux de la vie quotidienne. Imaginez des gens qui ont un petit budget, qui ont été déplacés, qui ont un appartement normalisé mais qu’ils n’ont pas choisi, qui vivent dans une commune alors qu’ils voulaient s’installer dans une autre, qui ont été éloignés du travail ou de leurs proches, qui essaient de se refaire quelques relations à droite ou à gauche, qui n’ont pas beaucoup d’armes, enfin, qui sont quand même les derniers de l’échelle, qui ont des boulots de manoeuvre, etc. Et à ceux-là, on répète : “Vous ne savez pas tenir votre budget, vous ne savez pas habiter, vous ne savez pas élever vos enfants, vous êtes nuls”.

Mon hypothèse est finalement la suivante : il y a dans toute société une strate basse qui est sacrifiée, qu’on déclare inférieure et qui s’infériorise elle-même à partir du jugement qui pèse sur elle.

L’expression même de “bouc émissaire” aurait été oubliée depuis longtemps si le mécanisme qu’elle évoque n’était plus en mesure d’opérer. Notre société a toujours au fond d’elle-même le principe sacrificiel qui ordonne beaucoup de sociétés à bas bruit. A l’époque éloignée déjà où j’ai mené mon étude ce mécanisme s’exerçait à l’encontre de ces Français du fond du panier auxquels étaient mêlés quelques étrangers. Aujourd’hui, d’autres les ont probablement remplacés.

A l’intérieur des cités, ce principe jouait également : il y en avait toujours un qui était décrété le plus moche de tous, qui cristallisait le rejet et puis au bout d’un an, c’était un autre. Le processus d’infériorisation et de dévalorisation était plus fort chez les Français que chez les étrangers car ceux-là trouvaient

en leur pays d'origine un point de comparaison à partir duquel ils pouvaient mesurer les "progrès" accomplis : ils retapaient la maison du grand-père, ils y retournaient en vacances l'été et s'achetaient avant de quitter la France des choses qui, au village, suscitaient l'admiration ou la reconnaissance. Les Français, eux, n'avaient de référence qu'à la société riche, qu'à ce dessus du panier, depuis lequel ils s'envisageaient, se jugeaient et s'autopunissaient. C'est un mécanisme vraiment terrible que j'ai mis longtemps à comprendre, au prix de beaucoup d'efforts.

J'aurais voulu que mon hypothèse soit reprise et discutée. Ce qui n'a jamais eu lieu. Par contre, à intervalles réguliers, je vois ressurgir dans certains écrits : "Comme de toute façon il y a des gens sacrifiés..." comme si cela allait de soi. Moi, j'attendais des travaux qui critiquent cette hypothèse, qui disent : "Dans tel cas nous sommes d'accord avec vous, mais dans tel autre non..." Bref, qu'on m'attaque, qu'on me coince.

* * *

Dans mon projet d'entrée au C.N.R.S. et dans celui de ma Thèse d'Etat, j'avais prévu de mener des enquêtes aux Etats-Unis, de poursuivre des recherches dans des lieux encore plus forts, encore plus lourds, afin de mieux cerner et de relativiser ce qui se passe chez nous, en cherchant à la fois du côté de la réalité brute et de la racine des choses.

On parlait beaucoup des "ghettos" dans ces années-là, on écrivait énormément sur ce sujet. En France, on qualifiait de "ghettos" ces petits îlots de regroupement volontaire auxquels je m'étais intéressée, puis plus tard on a aussi qualifié de "ghettos" les cités de logement. Il est vrai que les cités n'étaient pas vraiment des quartiers dans le sens où elles n'étaient pas traversées ; on ne les traversait pas pour aller ailleurs. C'était des lieux un peu fermés mais qui n'étaient pas entourés de murs, ce n'était pas des prisons. Et maintenant elles se sont tellement multipliées qu'il y a quand même des avenues par ci par là qui les traversent. Un ghetto, on ne peut pas en sortir. On sort aussi difficilement des cités parce qu'on ne peut pas louer ailleurs aisément, mais cependant le terme "ghetto" est un peu trop fort.

Je viens d'une famille qui était pauvre à l'origine : une partie a émigré au Canada puis les enfants sont descendus en Californie.

J'aurais voulu refaire ce périple du Nord au Sud, rendre visite à eux tous, puis faire du terrain en m'arrêtant un peu plus à Harlem ou dans un ghetto new yorkais. Mais cela n'a pas été possible car mes parents sont tombés malades juste à ce moment-là. Et puis j'étais moi-même un peu épuisée par les efforts consentis sur les terrains français, j'aurais voulu souffler un peu avant de partir. Ces lieux m'avaient éprouvée physiquement, moralement, tout le

temps. Ces lieux sont durs, notamment si l'on s'attache, comme je l'avais fait, à rester à distance. Car il n'était pas question pour moi - c'est ma position de chercheur, libre à chacun de faire autrement - d'être prise pour ce que je n'étais pas c'est-à-dire pour un travailleur social (j'ai d'ailleurs écrit un papier là-dessus aux Arts et Traditions Populaires). Je ne suis jamais intervenue et n'ai jamais proposé d'aide, ce qui n'est pas simple lorsqu'on est confrontée constamment à la misère morale contre laquelle on ne peut pas grand-chose sauf demander de l'information et qu'on se rend dans des intérieurs où l'on vous offre du mauvais vin à n'importe quelle heure, où ce n'est pas toujours très propre, etc. Ceci étant, j'ai découvert que les gens étaient bien contents de parler ainsi gratuitement, ça ne leur est jamais demandé. Mais au début, cela m'avait été difficile. Avant de me lancer dans une aventure du même type, j'avais donc besoin de souffler.

Bref, je ne suis pas partie à ce moment-là - même si j'ai eu quand même par la suite une réelle expérience américaine dont je vous parlerai un peu plus tard - et je suis restée ainsi le dos au mur après avoir tout livré d'un coup.

Je suis toujours étonnée lorsque j'entends des camarades travaillant sur des terrains exotiques dire : "J'ai amassé pour dix ans de boulot, je n'ai pas encore fait de livre sur tel ou tel aspect, telle chose". Quand on rentre d'un terrain exotique, on a toujours des restes. Moi j'avais dit à peu près tout ce que j'avais à dire, tout au plus pouvais-je développer un peu plus largement. Je me retrouvais donc le dos au mur.

* * *

Tout d'un coup sont arrivés des Etats-Unis les termes "Ethnologie Urbaine". Pour notre part, nous n'avions pas de mot. Nous étions trois à l'époque à travailler ainsi "en ville". Il y avait Jean Monod, Jacques Gutwirth et moi-même. Nous ne nous étions pas concertés, nous avons travaillé chacun dans notre coin, profitant des opportunités, sans choisir vraiment. Jacques, qui est d'origine juive, avait travaillé sur les Hassidim, chez les diamantaires d'Anvers ; moi, sur les sous-prolétaires puisque j'y étais depuis le début de mes recherches et Monod avait choisi les blousons noirs. Par la suite, il est reparti en Amérique du Sud, il n'a pas vraiment tenu le coup. Comme je vous l'ai dit, j'ai toujours veillé à respecter la méthode enseignée par les maîtres tout en la transposant dans la population où j'étais, laquelle était en ville. Mais je ne m'étais jamais posé de question sur la ville elle-même. Alors que fallait-il entendre par "ethnologie urbaine"? Jusqu'où pouvait-on aller?

Il y a énormément de chercheurs qui étudient "dans" les villes ; des spécialistes de disciplines différentes s'y croisent et s'y rencontrent, ce qui est

heureux car la matière est tellement dense et compliquée. Mais quels pouvaient être exactement notre spécificité, notre rôle?

Une façon certaine de rester fidèle à la démarche ethnologique est de se limiter à l'étude des groupes qui ne sont, de toute façon, jamais suffisamment étudiés et vers lesquels pour ma part j'oriente toujours les étudiants débutants pour éviter qu'ils se rompent l'échine d'entrée sur des terrains trop ardu. J'ai écrit et publié quelque part que même si on passait au crible de l'ethnographie tous les groupes religieux, ethniques, professionnels, etc., on n'en atteindrait pas pour autant le phénomène urbain, la ville n'y apparaîtrait qu'en filigrane, presque comme une anecdote. Ce sont des recherches "dans" la ville et non pas "sur" la ville elle-même. Alors, comment conduire des recherches "sur" la ville? Qu'est-ce que le phénomène urbain? Lorsqu'on devient un peu chevronnée, que l'on connaît bien certains mécanismes, par exemple les migrations et que l'on ne veut pas recommencer à les étudier, on peut essayer d'aller voir si l'ethnologue n'a pas le droit aussi d'étudier des faits qui ne sont pas de son ressort, du moins apparemment. Des faits sur lesquels peu a été écrit.

Le phénomène urbain c'est la circulation, ce sont les rues, les foules, les passants et tout cela est neuf pour l'ethnologue qui se concentre théoriquement sur un milieu et sur les cohérences, les liens internes à celui-ci. A cette époque, j'avais les mains libres : j'avais soutenu ma Thèse en 1978, puis monté le Laboratoire dans lequel je travaille actuellement, j'avais publié, et les autres derrière moi continuaient à travailler sur des populations, des groupes et des milieux. Je pouvais donc me permettre de prendre quelques risques et essayer des choses nouvelles. C'est pourquoi j'ai travaillé beaucoup sur l'anonymat que j'ai tenté de saisir, dans un premier temps, au travers du phénomène de la "rencontre". Ce qui est spécifique au milieu urbain, c'est la "dilution", le peu de relations d'interconnaissance. Plus un milieu est large et distendu, moins il y a d'interconnaissances. Si on se poste au coin de sa propre rue, en ville, à deux pas de chez soi, pour un visage qu'on reconnaît (celui par exemple du type qui vous vend des légumes au marché tous les jours), il y a combien d'inconnus qui défilent dans une circulation quasi-ininterrompue? Bien sûr il n'est pas aisé de "travailler" ainsi dans les rues, dans ces flux, ces flots perpétuels. Très vite, on ne sait plus à quoi se raccrocher, d'autant que le chercheur n'a plus ni rampe, ni modèle, ni béquille pour avancer. Alors je me suis "amusée" pendant un certain temps à provoquer des rencontres, à adresser la parole à n'importe qui, dans n'importe quelle situation, pour observer les réactions et comprendre comment "ça" fonctionnait. Et j'ai découvert des codes implicites. Par la suite, je suis partie à la recherche de lieux un petit peu moins fragiles, moins mouvants. On ne peut d'ailleurs pas rester "planté" dans une rue des heures durant sans prendre

le risque d'en être chassé car on devient très vite un obstacle et un personnage inhabituel. Les clochards sont gênants parce qu'ils dorment là, qu'ils stagnent là : la rue est faite pour circuler et non pour stagner. L'anonymat est parfait quand la circulation est parfaite elle aussi, à la fois fluide et dense.

Par la suite, j'ai cherché des lieux où la circulation marque un peu une pause, où il est possible de se poser et de se reposer ne serait-ce qu'un moment. Bien sûr, il y a les salles d'attente et puis j'ai beaucoup travaillé au cimetière du Père Lachaise.

* * *

C'est extraordinaire ce que les gens inconsciemment font pour préserver certains codes urbains.

Le cimetière du Père Lachaise est très particulier. A l'origine c'était un parc qui appartenait aux Jésuites, situé sur l'ancienne colline de Charonne. Il fut peuplé d'arbres bien avant d'être peuplé de tombes. Par conséquent, il a un visage très particulier de réel jardin. Comme c'est la seule poche d'air du quartier très populaire et très dense qui l'entoure, tout le monde vient s'y détendre : il y a des esplanades avec des bancs, du gazon et des fleurs que les jardiniers municipaux entretiennent. C'est une sorte de jardin public recélant un très grand nombre de tombes célèbres.

Vous trouvez là toute sorte de gens : des étudiants des Beaux-Arts qui font des croquis, les enfants des écoles qui vont voir la tombe de Chopin, des mères promenant leurs bébés. Il y a aussi des gens âgés qui viennent se reposer sous les grands arbres, loin des voitures qui circulent de façon ininterrompue sur le boulevard très pollué juste en dessous (à l'heure où je vous parle, les marronniers sont en fleurs, ça sent très fort, très bon).

Certains arbres gigantesques très anciens soulèvent d'ailleurs les tombes et les arrachent du sol. Il y a là surtout des habitués qui se sont créé des rôles et des activités.

J'ai écrit un premier article là-dessus et des camarades m'ont encouragée à continuer mes recherches. J'y suis donc retournée surtout au printemps et en été. Le Père Lachaise, c'est un véritable lieu de vie pour un certain nombre de vieillards. C'est très curieux : ils entretiennent les fleurs, en plantent sur des tombes abandonnées, en ramassent sur celle d'un "riche" qui en a bien trop et les déposent sur celle d'un autre qui n'en a jamais. Et surtout, ils racontent. Car les habitués savent exactement où chacun est, où se trouvent tous les gens célèbres. Ils font des recherches, ont des fiches, fréquentent les bibliothèques, consultent le dictionnaire. Ils connaissent les parentés bâtarde et légitimes, savent que le fils ou la fille d'Untel est une rangée plus loin etc. On vous

explique aussi que Daladier est tout au fond, près du mur, que c'est bien fait pour lui, qu'il ne mérite pas mieux.

C'est un endroit extrêmement vivant, et comme l'envers ou le négatif de la ville : devant, par exemple, c'est plus cher, comme sont plus chers les logements au bord du boulevard ou de l'avenue. J'ai donc accumulé une foule de constatations, mais au moment de me remettre à écrire, je me suis aperçu qu'il y avait une dimension impossible à évacuer : la mort. Ce que vivaient les vieux là, en y passant la moitié de leur temps, c'était aussi un dialogue avec la mort.

Mon père venait de mourir et, que voulez-vous, on ne peut pas toujours échapper à soi-même, nous ne sommes ni des robots ni des surhommes. J'ai trouvé le temps pour écrire, j'ai trié les notes, relu, je me suis installée à ma table et puis quelque chose m'a saisie, j'ai tout replié. Et aujourd'hui encore, c'est dans un cartable noir plein de poussière, dans un coin de l'appartement, voilà. Peut-être m'y remettrai-je un jour.

Les vieux connaissaient toutes les tombes, en apprenaient certaines à l'arrivant, Chopin, Colette, et plus tard lui disaient : "Vous connaissez Chopin et Colette, bon on va vous emmener chez Untel et Untel" et ils l'entraînaient dans d'autres périples tous initiatiques jusqu'à ce qu'il connaisse. J'ai cessé d'y aller il y a trois, quatre ans. Ils commençaient à me demander si j'étais en retraite moi aussi. Eux sont tous retraités bien sûr. Ils ont 80, 75 ans. Pour moi la question de la retraite s'était effectivement posée, et j'avais repoussé l'échéance. Alors je leur répondais : "Non, non, pas encore..." et ils reprenaient : "Bientôt!" et moi : "Oui oui, bientôt". Les périples qu'ils inventaient étaient très fortement marqués par la culture des années 30.

Et tout en me pilotant ils me racontaient leur vie. J'ai donc appris de leurs bouches comment on vivait sur le boulevard dans ces années-là, quelles pièces de théâtre les gens populaires allaient voir, et quelle Histoire ils révisaient devant les tombes : toutes les guerres napoléoniennes que le peuple de Paris aime toujours autant, etc.

Que l'on soit ou non d'origine parisienne, il n'y a pas de terroir à Paris, tout le monde est plus ou moins déraciné. Et bien, j'ai découvert que le terroir parisien était là, là où sont enterrés ceux qui ont donné leurs noms aux rues. Et c'est le terroir, parce que c'est là où sont enterrés ceux qui portent les noms des rues. On me disait : "Vous pensiez que Crozatier était un ensemblier à cause des meubles, mais non, pas du tout, Crozatier était un bronzier. Je vais vous raconter l'histoire..." Ça n'arrêtait jamais, c'était extraordinaire.

J'ai donc cherché à connaître un peu mieux leurs habitudes, à comprendre leurs trajets, leur progression dans le cimetière et cette initiation qu'ils

prodiguaient si facilement à qui les sollicitait. Jusqu'au jour où j'ai rencontré un homme de mon âge qui était débutant mais savait lui-même déjà beaucoup de choses. Pour ma part, je passais déjà pour une "habituée" et entre habitués, on se raconte depuis combien de temps on vient, ce qu'on ne sait pas encore, bref, où chacun en est de l'apprentissage.

Et cet homme m'a emmenée sur la tombe d'Alain Saint-Ogan. Ce nom ne dit peut-être rien aux jeunes générations mais moi, je l'ai reçu de plein fouet car Alain Saint-Ogan, c'est "Zig et Puce", les bandes dessinées de mon enfance et d'un seul coup, je me suis vue moi aussi sur le "tapis roulant", comme tous ces vieux qui souvent me disaient : "On a déjà perdu Untel ; Untel et Untel sont morts".

Et dés lors, il ne m'a plus été possible de continuer, cela m'est devenu trop difficile à la fois mentalement, psychologiquement et surtout affectivement. Depuis je n'y suis plus retournée, j'ai fermé les notes.

Mais j'en arrive à l'essentiel, à ce que j'ai finalement compris du fonctionnement de l'anonymat, en furetant ainsi entre les tombes du cimetière du Père Lachaise. Jamais je n'ai pu obtenir d'un habitué le moindre rendez-vous. Lorsque j'en exprimais le souhait, on me répondait toujours : "C'est le hasard..." C'était le hasard et rien d'autre qui devait décider des rencontres même entre des habitués qui venaient pourtant tous les jours, et se faisaient la cour là.

Si je demandais : "Vous revenez la semaine prochaine?" on me répondait : "Ah! je ne sais pas". Et j'ai compris plus tard que si les habitués s'étaient approprié tout ou partie de l'espace, le cimetière aurait cessé d'être un lieu public et de fonctionner comme tel. Il fallait que le lieu reste ouvert dans sa totalité pour que le public se renouvelle et qu'il y ait chaque jour de nouveaux visiteurs qui demandent : "Où est Colette, où est George Sand?" Un lieu public, par définition, n'est approprié par personne.

Mais préserver le hasard des rencontres, c'est aussi préserver l'anonymat : les habitués ne se connaissaient pas par leur nom, jamais personne ne donnait son nom ni son adresse. Ils restaient évasifs - "Oui j'habite dans le quartier, non pas très loin, par là, derrière..." - et demeuraient anonymes malgré la précision de leur fonction et le fait qu'ils se connaissaient tous parfaitement de vue.

A partir de ce terrain, je suis donc parvenue à déceler et à définir certains codes implicites régissant les rencontres et le fonctionnement de l'anonymat en milieu urbain.

J'ai d'ailleurs peu après eu l'occasion d'exposer ces résultats lors d'un congrès de géographes dont le thème était : "Qu'est-ce qui institue la ville?"

J'ai également publié dans *Le temps de la réflexion* en 1987 un article sur l'anonymat que je présente comme "la pellicule protectrice". La pellicule protectrice sans laquelle les rapports sociaux entre urbains seraient bien trop forts, bien trop denses. Cinq millions d'habitants ne peuvent pas se supporter dans un frôlement continu. Il ne faut pas s'étonner du peu de liens. Ce n'est pas un mal, c'est comme ça, ça fonctionne comme ça. Ce qui n'empêche pas que les gens se racontent des choses tout à fait intimes lorsqu'ils se rencontrent à la faveur d'un incident, d'un imprévu : une grève, une panne d'autobus, un incendie. J'ai donc mis un peu en lumière ces mécanismes qui sont fonction de la circulation. Il y a, plus généralement, des circonstances et des lieux (par exemple des salles d'attente de vétérinaires) porteurs de médiation, qui permettent à la parole de se croiser beaucoup plus rapidement et où l'on peut livrer beaucoup de soi. On peut livrer des choses fort profondes, qu'on ne dirait même pas à un proche, précisément parce qu'on est couvert par l'anonymat. Et ça, c'est infiniment urbain.

* * *

Je reviendrai d'un mot sur les Etats-Unis. Je vous ai laissé entendre tout à l'heure que je n'avais pas totalement renoncé à ce projet de terrain américain. Il s'est trouvé qu'un jour j'ai reçu une collègue new yorkaise, nous avons bavardé et elle m'a dit : "J'ai une chambre pour toi, tu peux venir quand tu veux." J'y suis allée et j'ai beaucoup arpenté New York en tous sens à pied et en autobus. L'autobus est suffisamment lent et permet de bien voir.

Malheureusement, je n'ai pas publié ces notes rédigées dans l'innocence de la découverte, j'ai craint qu'elles ne soient suffisamment étayées, et qu'elles soient mal reçues par les collègues.

Je le regrette car j'ai découvert depuis que l'ethnologue ne perd jamais son oeil et ne quitte jamais sa peau. Il reste ethnologue en toute circonstance. Cette amie qui travaillait beaucoup sur la pauvreté à Harlem n'avait de cesse, les premiers jours, de me montrer les frontières. Elle me disait : "Tu vois de l'autre côté, c'est Harlem". Et il y avait bien en effet à cet endroit un hôpital qui barrait un peu l'espace, mais de part et d'autre tout me semblait pareil.

Il faut que les lieux nous soient devenus familiers pour commencer à voir. C'est pourquoi il faut beaucoup arpenter comme disait Ulf Hannerz. Lorsque vous prenez un autobus pour Harlem, vous ne croisez pas de panneau qui vous indique que vous pénétrez dans le ghetto. C'est lorsqu'il n'y a plus un seul Blanc dans le bus et que vous demeurez la seule parce que tous les autres sont descendus que vous comprenez que vous avez franchi une frontière.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour entrer et m'insérer durablement dans le ghetto. J'ai suivi des infirmières qui allaient dans les familles, j'ai essayé

d'appartenir à un groupe animé par des religieuses catholiques qui visitaient les centres d'aide et de distribution de nourriture, j'ai fréquenté une église dans laquelle je suivais même, le soir, les cours de bible... J'ai beaucoup marché, tous les jours, je me suis beaucoup déplacée. Mais ça n'accrochait pas, je ne parvenais pas à entrer en relation de façon suffisamment durable et profonde. Je n'ai pu m'insérer nulle part.

Je cherchais des éléments d'une culture noire américaine. J'avais lu beaucoup de choses à Paris et sur place, des Thèses notamment, mais je n'avais rien trouvé : pour tous les auteurs noirs ou blancs, la culture n'était que le reflet ou l'expression d'une situation de classe. Jamais n'était mentionnée l'existence spécifique et autonome d'une "culture noire". On considérait qu'il n'y avait de culture que de ghetto ; que cette culture n'était que le produit exclusif du ghetto en tant que réalité sociale.

Le corollaire était que dans le cas d'une ascension sociale réussie, l'homme noir cessait en quelque sorte d'être noir pour se fondre dans la bourgeoisie.

Moi, je n'étais pas très convaincue parce que ce que j'avais vu dans les églises noires, les chants, l'ardeur, les pleurs, cette façon de participer au sermon, de le ponctuer de "Yes Sir!", et de danser sur place, tout cela m'avait beaucoup impressionnée.

Et puisque mes premières tentatives s'étaient soldées par des échecs, j'ai décidé de procéder autrement en tentant de pénétrer cette fois non plus le ghetto et les classes basses (qui, aux Etats-Unis comme en France, sont d'autant plus difficiles à approcher que leurs membres ne se jugent absolument pas dignes d'intérêt), mais les classes moyennes.

Par l'intermédiaire de l'amie d'une amie, je suis parvenue à me faire héberger par une femme veuve de Philadelphie, noire elle aussi.

J'avais pensé que loin de New York, dans une ville plus provinciale, les gens se fréquentaient davantage et qu'avec un peu de chance, mon hôtesse me ferait rencontrer ses relations. C'est ce qui s'est passé. Elle a organisé un soir une fête en mon honneur. Et puis il y avait aussi la femme d'en face qui traversait la rue pour venir me voir et m'emmenait dans sa grosse voiture, avec son chien, faire des promenades au cours desquelles elle évitait soigneusement les lieux trop évidemment "blancs" du centre ville.

Mais je n'ai finalement pas obtenu assez d'éléments de réponse à la question que je me posais sur la culture, pour construire un "objet" satisfaisant, même si j'ai pu faire quelques observations dans le domaine des pratiques culinaires notamment. Car les Noirs sont les seuls à faire encore la cuisine, à préparer des pains de maïs, etc. Les Blancs ne cuisinent plus du tout.

A l'aéroport, ce sont les Noirs qui sont fouillés car ce sont eux qui ramènent d'Europe les produits défendus, les saucisses...

Ce que j'ai par contre rencontré constamment au cours de ces huit jours, ce qui m'a heurtée de plein fouet et m'a fourni la matière d'un article que j'ai précisément intitulé *La pâleur noire*, c'est le phénomène de la Couleur. Car certains Noirs très pâles m'apparaissaient blancs (moi, venant de France, je croyais qu'ils étaient blancs) et ils étaient quand même noirs aux yeux des Américains.

J'ai donc un peu travaillé cette question, et cela illustre pour moi ce que j'appelle "la souplesse du chercheur" : on arrive quelque part en pensant chercher quelque chose, et puis autre chose apparaît et il faut alors savoir être souple et se placer sur le terrain où la recherche promet d'être la plus riche, la plus fructueuse.

Il m'était arrivé exactement la même chose en 1970 lorsque j'ai commencé à travailler dans le bidonville portugais, le long du quai de halage. Tout à coup j'avais pensé qu'il était nécessaire que je retourne au Maroc de façon à voir un bidonville fonctionner à l'intérieur de sa propre société, sans "déplacement" ; je voulais voir des regroupements familiaux, des choses comme ça. J'y suis allée, mais une fois sur place, j'ai compris que ceux que je rencontrais avaient émigré en plusieurs fois. Ils me disaient qu'ils arrivaient de la ville d'à côté, mais leurs tatouages comme leurs vêtements indiquaient qu'ils venaient de plus loin. Il y avait bien des petits bouts de regroupements par ci par là, mais dans l'ensemble, c'était un quartier très urbain, très éclaté. Et tout cela était encore compliqué par le fait que je ne maîtrisais plus suffisamment la langue arabe. J'ai donc changé de projet : j'ai travaillé sur l'espace, j'ai observé 600 maisons, j'en ai fait une typologie et ce travail m'a beaucoup servi par la suite.

* * *

Une fois tournée cette page américaine, j'ai fait de la "transmission", un peu comme je le fais ici avec vous mais en y consacrant plus de temps, et en proposant des exercices que j'appelle des "gammes". J'emmenais les étudiants dehors, on choisissait une rue et on essayait de la dépiauter, de rentrer dans les fonds de cour, et de trouver des sujets à étudier là. Et on a découvert des choses qui n'étaient écrites nulle part, des sectes etc. Il y a de tout dans les villes, les villes sont des mines, il faut pouvoir pousser les portes, et ne pas y aller avec des idées préconçues parce que sinon on ne trouve que ce que l'on croit devoir chercher.

Enfin, je suis toujours à la recherche de ce qui fonde la ville et des conséquences de l'agglomération de millions ou de quelques milliers d'individus.

J'ai préparé un cours sur cette question, je l'ai donné aux Etats-Unis et au Brésil, mais je n'ai jamais eu l'honneur de le présenter en France. Il ne s'agit pas à proprement parler d'une ethnologie mais plutôt d'une lecture historique que je fais démarrer aux toutes premières villes de la préhistoire et dans laquelle j'intègre mes propres recherches. 6 000 ans avant J.C., il y avait déjà des villes, et ces univers artificiels étaient confrontés aux mêmes problèmes que les nôtres : le partage de l'eau, l'évacuation des déchets (quoiqu'à plus faible échelle), et le rapport du citoyen à la nature.

Celle-ci est intégrée tant à travers le tracé au sol des représentations cosmiques que par le biais du végétal et de l'animal. Les animaux ont été utilisés dans les villes jusqu'aux années 60. Pendant la guerre, comme il n'y avait plus de carburant, je me souviens qu'on se servait des chevaux pour tracter les gros camions de livraison de la SNCF. Gosses, on s'accrochait derrière pour aller au lycée, on aimait beaucoup ça.

Aujourd'hui, il n'y a plus de chevaux dans les villes comme il n'y a plus de poule pour picorer le crottin, cependant il y a beaucoup plus de chiens, de chats et le rapport à la nature subsiste. Le végétal envahit les toits et les balcons puisqu'on sait construire en terrasses.

Les jardins publics sont nés au XIX^{ème} siècle, alors que Paris étouffait complètement. La Révolution était faite et les jardins qui n'étaient plus le privilège exclusif des princes et des rois, ne pouvaient pas davantage rester dissimulés derrière les murs des hôtels particuliers ou des propriétés privées. En ville, s'il n'y a pas de jardin, c'est l'émeute. Il faut nécessairement des poches de respiration et ces poches sont peuplées de végétal.

Le maire de Paris l'a bien compris : lui qui n'a pourtant jamais même essayé d'endiguer la spéculation dans sa ville sait, lorsqu'il construit un néo-quartier très dense à Bercy (où il y avait autrefois de grands entrepôts à vin et beaucoup d'arbres), qu'il doit absolument y prévoir des jardins sinon, un jour, ce sera l'explosion.

Il y a finalement un continuum qui va de la ville à la campagne et de la campagne à la ville, et que l'anthropologie urbaine est obligée de penser. Il n'est plus possible aujourd'hui de cloisonner ni de séparer arbitrairement les terrains. Les paysans tout comme les citoyens vont faire leurs courses au supermarché et leurs animaux sont des bêtes à manger, qu'ils élèvent et produisent en série... Il faut réussir à maîtriser tout cela, mais je suis seule et on ne me suit pas toujours sur ce chemin. Alors j'espère qu'un jour quelques-uns d'entre vous prendront le relais.

Il faut également travailler sur les infrastructures, car je suis persuadée qu'à travers les déchets ou l'eau, une ethnographie est à faire, compliquée, difficile parce qu'intriquée, mais formidable. Alors parlez-nous un peu de ces hommes

de la vase, ceux qui ont les cuissardes, dont personne ne s'occupe, que personne n'étudie, peut-être parce qu'ils sentent mauvais, ou qu'on les croit alcooliques, ou tout simplement parce qu'ils travaillent dans ces tréfonds dont plus personne ne se préoccupe depuis qu'il suffit de tirer la chasse d'eau et qu'elle marche automatiquement. Tandis qu'au XIX^{ème} siècle, à l'époque où il arrivait encore que les égouts débordent, il y avait toute une littérature sur ce sujet. Puisez dans les archives et faites-nous un florilège des eaux usées et des fleurs urbaines.

Je vous remercie beaucoup, je suis allée au bout de ce que je voulais dire...

* * *

Yves Lacascade : Vous avez été bien au-delà de cette simple histoire de rapport à l'écriture, qui était le propos du colloque, mais de toute façon le but était qu'on parle du terrain.

Colette Pétonnet : Je suis quelqu'un d'essentiellement concret. Je ne peux pas interpréter, je ne peux pas comprendre sans saisir les choses elles-mêmes presque dans mes mains, ou sans les avoir vues. Je n'ai pas fait oeuvre théorique, ça m'est carrément impossible, mon esprit pense en images.

En ce moment se perd dans la société l'art de la description, l'art de rendre compte des choses elles-mêmes, à partir de quoi on a tout loisir de trouver des liens, des relations. Je ne sais pas parler de façon abstraite, je n'ai jamais les mots. Un camarade m'a fait un jour un très joli compliment : "Toi, tu as le concept dans le regard." Je ne peux pas exprimer de concepts facilement, par contre, je peux mettre en relation des choses que peut-être les autres ne pensent pas à relier, et j'en tire un enseignement. Alors quand j'écris, j'essaie de parfaire ceci en montrant bien les choses et en tissant de la plume, de façon à ce qu'il n'y ait pas de butée, en tissant comme on file la laine : chaque fois qu'on reprend un morceau de laine, il faut absolument l'accrocher au fil précédent, sans rupture. C'est difficile, je raye beaucoup, je fais beaucoup de brouillons. J'essaie de faire en sorte qu'il n'y ait pas de rupture pour le lecteur entre la description de ce que j'ai vu, ce que les gens ont dit, la référence que je peux faire à quelqu'un d'autre, puis ma propre interprétation. Ce sont trois ou quatre styles différents et j'essaie d'éviter que le lecteur entre tout d'un coup dans un langage oral, qui est le dire de quelqu'un qui s'exprime comme il peut, avec un français un peu cassé.

Gabriel Preiss : Vous avez parlé à certains endroits de “l’observation flottante.”

C.P. : C’était dans le cimetière.

G.P. : Il y a là des choses qui étaient très puissantes et qui étaient sur le point de s’ouvrir au plan théorique. Il y a ce que vous avez dit sur l’attention flottante, sur l’observation, à certains moments aussi sur l’initiation des gens dans le cimetière où vous touchez à des questions qui relèvent de la méthode et de l’interprétation et sur lesquelles vous avez écrit des choses qu’on ne traite pas ailleurs et qui sont très difficiles à formuler.

C.P. : Nous avions un maître tout de même assez formidable pour ça, qui veillait à ce que l’on ne se casse pas les reins et qui nous laissait la liberté. Il disait : “Vous devez avoir l’imagination sociologique, vous êtes libre lorsque vous avez glané une bonne moisson de matériaux, vous devez être libre de vos interprétations.”

Y. L. : Moi ce qui me frappe, c’est la solitude dans laquelle vous étiez tout le temps surtout quand on sait que vous avez travaillé dans une période qui était très intense sur le plan de la pensée. Or je pense justement que vous avez fait une oeuvre critique, une oeuvre engagée. Aller voir, comme ça, les sous-prolétaires ce n’est pas évident. Il y a quand même un projet et en même temps on a l’impression que vous étiez très seule. Alors comment vous y êtes vous prise?

C. P. : Comme j’avais déjà une maturité et une grande expérience derrière moi, j’ai pris ça à bras-le-corps en essayant de tout maîtriser moi-même. J’enseigne aux étudiants que leurs yeux valent bien ceux des autres. J’étais un peu infériorisée quand j’ai débuté, je n’avais pas bien réussi mes études, j’étais partie sur une voie de garage. On m’a fait une confiance totale et j’essaie de la redonner à ceux qui démarrent. C’est tellement compliqué l’humain, vous comprenez, qu’on peut être très nombreux, il y a toujours de la place pour tout le monde. Essayons chacun d’apporter une pierre différente, une autre vision des choses.

Maurice Duval : J’ai beaucoup apprécié votre propos parce qu’il était à l’image de vos textes. Vous cherchez toujours à dire le vrai sans tricherie et sans spéculation inutile. On voit bien que vous vous inscrivez toujours sur un terrain très familier. Je voudrais déboucher sur une question qui préoccupe toute la profession actuellement, qui n’est pas nouvelle, mais qui, je crois, a tendance à s’imposer davantage : j’ai l’impression que vous êtes une ethnologue-type, c’est-à-dire que vous travaillez à partir d’un terrain, vous menez une ethnographie très soignée à partir de laquelle vous faites des

analyses. Est-ce que vous vous pensez comme réellement une ethnologue et en quoi vous démarquez-vous des sociologues? Aujourd'hui il est très banal d'affirmer qu'il n'y a plus de différence entre l'ethnologie et la sociologie.

C.P. : Je ne sais pas bien, je n'ai jamais étudié de sociologie. J'ai remarqué chez les jeunes étudiants qui font des doubles cursus qu'ils se mélangent un peu les pinceaux, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas toujours quand ils sont dans une démarche ou dans l'autre. Je pense qu'il y a deux démarches, mais quand les objets sont les mêmes, ça peut entraîner une confusion. L'ethnologie est un peu une question de tempérament, c'est-à-dire il y a les gens qui aiment cette démarche-là et il y a ceux qui ne l'aiment pas. Certains font des études d'ethnologie et préfèrent travailler comme des sociologues, avec plus de chiffres par exemple, il y a des africanistes qui font ça. Il y a des sociologues qui n'ont pas fait un cursus complet d'ethnologie mais qui flirtent un peu avec, et sont plus à l'aise dans une démarche plus intimiste. Les uns et les autres, sur un même terrain, empruntent - et on a tout à fait le droit d'emprunter à d'autres disciplines - d'autres outils. Mais je pense néanmoins qu'il y a une démarche et des outils tout à fait spécifiques à l'ethnologie ; quand je lis un ethnologue ou un sociologue même si je ne connais pas son nom, je sais bien où je me trouve. Je vous renvoie à un article de Leroi-Gourhan, qui analyse mieux que moi cette question. Il s'agit de ce petit chapitre conclusif qui s'appelle "L'expérience ethnologique" dans "Ethnologie générale" qui a été publié en 1968 dans la collection de La Pléiade. Il fait la différence entre ethnologie et sociologie et dit que cela revient à monter la même montagne par deux versants opposés.

Je crois qu'on a été éduqué pour être cramponné à une population qui possède des cohérences internes. On cherche à trouver l'ensemble et non à faire une somme. Ce serait la démarche à enseigner et on pourrait trouver là d'ailleurs une réponse à ta question sur la sociologie. Il y a des ethnologues qui se spécialisent dans une voie et c'est bien humain. Ils sont plus intéressés par la religion ou par la parenté ou par les maladies, et perdent peut-être à ce moment-là un peu de vue la totalité. Néanmoins, quand je lis un article d'un ethnologue, je m'aperçois qu'il campe toujours la globalité du tout, en quelques lignes parfois, même s'il travaille sur un point précis, ce que ne font pas toujours les sociologues.

X. (non identifié) : J'ai été passionné par tout ce que vous avez dit, j'ai beaucoup de choses à vous demander mais vous avez parlé de façon brillante de la relation à la nature dans les villes. A cet égard, vous avez donné une version peut-être un petit peu fonctionnaliste lorsque vous avez dit que les jardins seraient intervenus dans l'urbanisme moderne comme une nécessité impérieuse. Je me demande si en fait la nature, plus généralement l'idée de nature, n'est pas une catégorie imaginaire plus large et qui en fait se révèle

dans la modernité. Au delà d'un simple réflexe fonctionnaliste d'urbaniste, n'y a-t-il pas dans cette apparition de la nature dans les villes, plutôt la manifestation urbanistique d'un concept imaginaire?

C.P. : Je suis tout à fait d'accord avec vous. J'ai fini par ce thème parce que c'est là où j'en suis et je ne sais pas si je finirai cette recherche sur les jardins. Je l'ai entreprise notamment à partir d'un corpus de journaux et de magazines de jardinage, qui présentent des jardins très élaborés, très difficiles à faire, d'influence anglaise : des jardins d'une certaine distinction avec des fleurs simples. Il faudrait travailler là-dessus car il y a des idées de nature naturelle, sauvage qui sont en même temps très sophistiquées : on replante quelques orties par souci écologique. J'ai des rubriques, des notes entières qui sont regroupées tantôt sous "naturel", tantôt sous "sauvage". Mais je ne sais pas si je pourrai aller jusqu'au bout de cette recherche. : afin de comprendre ce qu'indiquent les magazines, je dois faire mon jardin, alors j'ai mal aux reins et aux mains et je ne peux plus écrire. C'est un peu tard, ça aurait probablement été mon second souffle, celui que je n'ai jamais trouvé quand j'ai cessé mes recherches antérieures et que je me suis sentie quelque peu démunie quant au terrain justement. (j'ai tout arrêté sur les prolétaires et un peu raté les Etats-Unis).

Je souhaiterais que les étudiants observent davantage ces phénomènes en pleine mutation. C'est très compliqué mais très passionnant. Il y a une nature sauvage dans la ville, et des natures très sophistiquées. A la campagne la nature est maintenant maîtrisée, il n'y a plus beaucoup de "sauvage"; il y a un mouvement sur lequel il faudrait être nombreux à travailler. Les ethno-botanistes du Muséum, avec lesquels je suis en liaison, sont très peu nombreux - on ne peut pas faire ces recherches - là sans avoir quelques connaissances en zoologie. Il y a Digart qui travaille de temps en temps là-dessus.

Qu'est-ce que la nature? Même chez les animaux sauvages on trouve des comportements apprivoisés que nous n'avons pas programmés. Toutes les bêtes sauvages qui s'apprivoisent elles-mêmes : les grillons du métro ou les merles des antennes de télévision en plein habitat serré dans Paris. Ils ne sont pas tout à fait apprivoisés mais ils vivent dans l'univers des hommes qui ne les chassent pas. Ils mangent dans des poubelles et ont des comportements qu'on ne retrouve pas dans la nature. La ville, cet univers artificiel, a toujours inclus une idée de nature qui n'est pas la même suivant les époques. Les lois et les ordonnances de police du XVIII^{ème} légiféraient contre le sang dans les ruisseaux, contre le vagabondage des bêtes, contre le passage des troupeaux dans la ville, ce qui ne se pose plus en ces termes actuellement. Enfant, j'allais ramasser le crottin à la pelle quand un cheval passait parce que mon

père mettait vite ça sous un rosier dans son petit jardin. On n'était d'ailleurs pas très fier de le faire, mais on le faisait quand même. Tout ça n'existe plus, bien sûr, chez les citadins. Mais il y a des pots de fleurs par exemple sur des fenêtres dans lesquels les pigeons viennent pondre, les gens n'osent pas toujours détruire les oeufs. Mais peut-être dans dix ans lirai-je des travaux de vous là-dessus, ce qui me ferait plaisir.

X. : Je pense à un petit texte de Hegel où il disait que c'est l'homme de la rue qui pense abstrait. L'homme de l'abstrait, c'est l'homme de la rue, c'est-à-dire, celui qui ne rencontre pas du tout les déterminations dans lesquelles il vit.

C.P. : Je ne suis pas tellement d'accord. Quand je vois dans les cimetières les personnes âgées préserver la vocation publique de l'espace public par un comportement, peut-être un peu inconscient, mais tout de même très exprimé - par des gestes et non pas en paroles - , je me dis que l'homme de la rue n'est pas si abstrait. Quand on oppose concret et abstrait, j'ai l'impression qu'on inverse souvent les choses.

X. : En fait être dans le concret, c'est tout à fait souhaitable, c'est la seule chose qu'on devrait souhaiter. Il me semble que vous le démontrez très bien, notamment pour les Etats-Unis. J'ai l'impression de comprendre la raison pour laquelle vous avez abandonné mais tout en me demandant quand même pourquoi...

C.P. : Là-bas, j'ai rencontré une vieille femme qui m'a dit : "Je crois savoir ce que tu cherches, parce que moi, j'ai été un tout petit peu à Columbia Université, j'ai connu Margaret Mead." Alors elle m'a invitée à déjeuner, elle m'a fait de la cuisine noire, c'était très touchant. Avez-vous lu à ce sujet mon article paru dans *L'Homme*?

G. B. : Ce qui est remarquable, c'est que vous n'avez fait aucune erreur d'interprétation de liturgie entre les Baptistes et les Pentecôtistes. Les anthropologues se trompent dès qu'ils sortent de certaines connaissances très répandues en France sur la vie liturgique.

C.P. : Ce qui est étonnant aussi, c'est qu'ils m'ont offert en partant des romans à lire comme cadeaux, j'ai trouvé ça aussi très émouvant. Lorsque j'étais chez eux, ils me renvoyaient toujours plus loin dans d'autres quartiers, ils ne voulaient pas que je regarde chez eux. Or, dans ces livres qu'ils m'ont offerts, passait tout ce qu'ils n'avaient pas pu me transmettre parce que cela était certainement trop difficile à dire. Notamment sur la couleur parce que entre eux, ils sont "chocolat", "cuivrés", "cuivrés clairs", "café au lait", les gammes de couleurs sont infinies, il y a toutes les nuances d'une palette. Et

dans les romans, tout ça transparaît. Alors que pour les Blancs, il y a seulement deux couleurs : blanc ou noir.

Je voudrais encore vous dire un mot sur la méthode ethnographique. Le bidonville était facile à lire parce qu'il longeait la Seine. Un grillage séparait les petites cabanes du fleuve. Les autres quartiers sont toujours un peu en rond, ils sont difficiles à cerner mais là, c'était lisible comme tout. J'ai fait tout le recensement, en sachant qui était apparenté à qui et comment, et qui avait permis à Untel de s'installer à côté. J'ai aussi tout mesuré, tout calculé avec mes pieds car je ne pouvais décemment pas apporter une chaîne d'arpenteur. Alors je vous illustre donc ma méthode : vous dites en marchant : "Ah! quelle jolie radio!" et vous comptez vos pas, 1, 2, 3, 4, 5, 6 et vous avez trois mètres en largeur. Dans mes notes, je savais exactement comment tout était implanté. A l'intérieur, il y a toujours un lit conjugal qui fait deux mètres et à partir duquel on peut tout mesurer.

Ce sont des petits détails idiots mais qui font partie de cette ethnographie-là. Il n'y avait pas de W.C. dans ce bidonville. Quelquefois il y avait des puisards, mais là, il n'y en avait pas. Tous avaient un seau, le lavage et les eaux sales allaient dans la Seine qui servait naturellement d'égout.

Mais j'ai eu beaucoup de plaisir parce que c'était un dépaysement et c'était bien moins dur que d'aller chez les Français. Le discours officiel était : "Quelle plaie ces gens. Comment peut-on les laisser vivre dans des cabanes?" Alors les journalistes ou quelques gens bien intentionnés venaient dire : "Ah, on est désolé qu'on vous laisse vivre dans ces cabanes." Mais moi, j'avais tout à fait l'habitude, il ne faut pas oublier mes quatre années chez les Marocains dans les petites cabanes de Casablanca ou de Rabat. Les bidonvilles là-bas reproduisaient l'espace intérieur des maisons marocaines avec la cour, quelques pots de fleurs, la chambre des époux, la cabane des vieux attenante. Une famille, si elle était riche, possédait trois ou quatre cabanes, une seule si elle était très pauvre.

Lorsque les gosses ne venaient pas à l'école, entre midi et deux heures, avec mon adjointe, on allait les chercher. On traînait dans tout le bidonville et comme il n'y avait jamais de numéros, des gamins nous guidaient. Les femmes savaient qu'on allait venir, alors elles se préparaient à nous recevoir, nous offraient du thé et parfois nous invitaient à manger. Donc j'avais cette expérience et pour moi ce bidonville portugais n'était pas dramatique. Je savais que quand ils auraient davantage de moyens, ils s'installeraient ailleurs que dans ces cabanes construites de leurs mains.

Personne ne leur faisait de compliments. Pourtant je trouve extraordinaire d'invention et de savoir faire le fait d'arriver inconnu dans un lieu inconnu, et

de se construire un abri relativement étanche avec simplement des bouts de bois récupérés. Dans une espèce de langage tacite, ils récupéraient tout ce que les Français des maisons voisines vidaient de leurs caves, tout ce dont ils n'avaient plus besoin. Ils prenaient tout ce qui pouvait servir pour améliorer la cabane, pour l'agrandir, pour faire une alvéole pour le fils aîné ou une chambre par derrière pour la fille plus âgée... Avec de gros cahiers d'échantillons de papiers peints ils faisaient des patchworks dont ils tapissaient les murs. Ils faisaient comme ça des trouvailles.

Ce que je serais incapable de faire.

Je disais : "Mais c'est un véritable petit bijou que vous avez fait là!" et ils se mettaient tout de suite à me parler.

C'est très intéressant les gens, c'est passionnant, il n'y a pas autre chose dans nos métiers de plus passionnant que les gens. Quels qu'ils soient.

Moi, j'aurais bien voulu aller regarder des histoires de riches. Mais comme je suis mauvaise femme de chambre et que je n'ai pas de relation dans ce monde, je n'ai pas su comment y entrer. Les riches, c'est plus difficile.

Terrains Vagues 3

Cahiers d'anthropologie urbaine

La ville en questions

Automne 1998 - ECAM

Avec l'aide de la Préfecture du Languedoc-Roussillon
Direction Régionale des Affaires Culturelles
Avec l'aide du Centre Régional des Lettres (mars 1994) - LOGO

Photos : couverture : Agnès Jeanjean
Pages intérieures, Annie Honnorat

ECAM :
Philippe Bellocq
Annie Honnorat
Agnès Jeanjean
Yves Lacascade

Nous tenons à remercier Yves Lacascade pour son investissement dans le suivi du travail éditorial.

ECAM - Equipe de Création Anthropologique de Montpellier
13, plan des Roitelets
34970 Lattes
Tél : 04 67 15 36 42

Mise en en pages : Crayon & cie
Imprimé à "Arceaux 49" Montpellier (Novembre 1998)

ISSN 1251-8662

Sommaire

Actes du colloque : La ville en questions		5
Autobiographie au pas de charge d'une anthropologue urbaine	Colette Pétonnet	7
Objet, sujet et écriture autour et à propos des phénomènes sociaux.	Alain Médam	35
Marseille ; Désordre urbain et dispersions métropolitaines.	Michel Péraldi	39
Kathmandou, dangereuses déesses des limites, schémas imaginaires : expérience sensible de quelques formes de la ville	Brigitte Steinmann	53
Marin d'eau douce.	Yves Lacascade	69
Activités dans les égouts.	Agnès Jeanjean	75
La ville et ses rebuts	Annie Honnorat	89
Identités urbaines, chemins de l'altérité.	J. P. Besombes - Vailhe	103
Ville et formes urbaines.	Pascale Faure	107
De la campagne montpelliéraine au Clapas : une même urbanité ?	Gabriel Preiss	119
La reconnaissance passe par un savant jeu de miroirs.	Philippe Bellocq	131
Cahier de photographies	Annie Honnorat	139
Recherche sous contrat : Hautmont		147
Lisières et Galères.	Agnès Jeanjean	149
Course de vélos.	Philippe Bellocq	159
Ouverture d'un chantier : jalon pour une anthropologie de l'appartenance géographique.		165
Taureaux, méridionaux et septentrionaux.	Frédéric Saumade	167

Actes du colloque : La ville en questions

"Du terrain à la forme : quels allers pour quels retours ?"

Organisé par :

LASPEC

Laboratoire des Sociétés Pluriethniques et Pluriculturelles.

Université Paul Valéry, Montpellier III

ECAM

Equipe de Création Anthropologique de Montpellier

Association loi 1901